

## L'analyse en recherche qualitative

Jean-Pierre Deslauriers

Volume 5, Number 2, Fall 1987

L'autre sociologie : approches qualitatives de la réalité sociale

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1002031ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1002031ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

### ISSN

0831-1048 (print)

1923-5771 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this note

Deslauriers, J.-P. (1987). L'analyse en recherche qualitative. *Cahiers de recherche sociologique*, 5(2), 145–152. <https://doi.org/10.7202/1002031ar>

# L'analyse en recherche qualitative

---

Jean-Pierre Deslauriers

Quand je pense à la recherche, c'est l'idée du métier qui par analogie me vient à l'esprit. J'aime à me considérer comme un ouvrier qui travaille à la pièce, seul ou dans un petit atelier. Avec le temps, je me suis monté un coffre d'outils que je complète au fur et à mesure. Je ne veux en rien me donner des airs de vieux *pro* qui a fait de la recherche qualitative toute sa vie: je suis quand même venu à cette méthode plutôt récemment. Sans prétentions, je veux plutôt m'éclaircir les idées en partageant ce que j'ai retiré de la lecture des livres de méthodologie qualitative, du compagnonnage des assistant-e-s de recherche, des questions des étudiant-e-s, et de l'expérience de la recherche elle-même.

## 1 Une approche inductive

Traditionnellement, la recherche qualitative a privilégié l'induction. Dans cette optique, comme le chercheur essaie d'extraire une théorie des données, il lui faut s'en approcher sans tarder. Parcourir le terrain et s'en laisser imprégner permet non seulement d'y trouver des réponses: on se bute aussi à des questions imprévues, qui se révèlent souvent les plus intéressantes du projet. Certains pensent qu'il faut connaître sa destination exacte avant de s'aventurer. Je prétends plutôt le contraire: l'ouverture d'esprit et la disponibilité stimulent davantage la nouveauté que l'idée fixe. Comme pensait Héraclite, seuls ceux qui espèrent rencontrent l'inespéré. L'ambiguïté n'effraie pas le chercheur qualitatif mais l'encourage: il y voit la confirmation de la chatoyante réalité.

L'importance de l'induction appelle la simultanéité de l'analyse et de la collecte des données. Certes, comme dans tout projet de recherche, l'analyse se fait surtout à la fin mais en recherche qualitative, elle commence au début. Dès que les données commencent à rentrer, il faut les travailler, rédiger des notes, essayer de dégager le sens. Tout au long de la recherche, je fais alterner la lecture de livres et d'articles, et l'analyse de données: lorsqu'on devient lassé de faire des entrevues, c'est bon de lire un peu pour laisser reposer les données et se reposer aussi.

Contrairement à ce qu'on pense, changer le mal de place n'est pas du temps perdu.

## 2 La transcription des entrevues

D'un projet de recherche à l'autre, je me demande toujours si je vais encore enregistrer les entrevues: la transcription est une tâche ardue et souvent ennuyeuse; elle prend un temps fou et, au plus fort de la collecte des données, je me demande invariablement si le jeu en vout vraiment la chandelle. Pourtant, je m'y laisse toujours prendre à cause des grands avantages que cette procédure comporte. Premièrement, l'enregistrement permet de conserver les entrevues et d'en tirer une analyse secondaire, si l'occasion s'y prête. Ensuite, écouter les bandes enregistrées aide à identifier et à corriger les défauts de mon style d'entrevue. En plus, la parole de la personne est fixée, telle qu'elle nous l'a communiquée, et le chercheur n'a pas à craindre que sa mémoire ne flanche: il pourra toujours revenir rapidement au texte de l'entrevue et la retrouver, telle qu'il l'a laissée.

Le principal avantage de la transcription apparaît surtout à l'étape de l'analyse. Réécouter les entrevues permet de prendre du recul à l'égard de l'interviewé-e et de vraiment prêter attention à ses propos: l'effet distrayant de l'environnement est alors réduit. C'est ainsi que des détails insolites, qui seraient passés inaperçus autrement, attirent mon attention. De plus, la transcription permet non seulement de prendre en considération les opinions individuelles des répondant-e-s mais aussi de les comparer les unes aux autres: il est possible de décomposer les entrevues en leurs éléments de base. Enfin, la transcription marque un temps d'arrêt qui force le chercheur à la réflexion.

S'il est recommandé de plonger dans les données, il ne faut toutefois pas s'y noyer. Il faut savoir où on est rendu, en tout temps, et ne pas se laisser dépasser par les événements. Lorsque les données s'entassent, vaut mieux ralentir et faire le point plutôt que de continuer à grossir la pile. En tout temps, mais surtout pendant que je transcris, je prends des notes. Ce sont des bribes d'analyse, des notes de lecture, des critiques de livres, des illuminations, des observations, des commentaires, des descriptions de lieux et de personnes, des questions, bref toutes sortes de détails qui me sont souvent utiles par la suite. Il faut prendre le temps d'écrire ces idées dès qu'elles se présentent: si on attend trop pour le faire, on risque de les oublier ou de ne plus très bien

se les rappeler quelques semaines plus tard. Noter fidèlement ses réflexions constitue un procédé d'une grande importance dans l'analyse qualitative.

### 3 L'analyse

Il faut donc écouter, transcrire, prendre des notes, lire, ordonner le matériel, l'organiser, le regrouper, lui donner une forme: c'est le cœur de l'analyse. Le recours à des métaphores est avantageux à cette étape, comme le suggèrent Miles et Huberman<sup>1</sup>. Tout le monde connaît la force d'évocation d'une image et sa capacité de dépeindre une situation plus précisément qu'un concept ne peut le faire. Par exemple, parler d'une école comme d'une oasis éveille sur-le-champ une multitude de significations. Mais la force d'une métaphore fait aussi sa faiblesse: quand une oasis fait allusion aussi bien aux chameaux et aux chameliers, qu'à un bazar qui se prépare et à une tempête de sable qui pointe à l'horizon, l'équivoque dessert plus qu'elle n'aide.

Pour regrouper les données, j'aime bien dresser des tableaux. Ils permettent de réduire la variété des données en les condensant, de comparer des points de vue différents et d'identifier les données qui manquent. Un bon tableau sert de support visuel à l'analyse et explique en même temps qu'il décrit. Tout comme les métaphores, les tableaux ne doivent pas être rigides au point d'empêcher les nouvelles idées d'émerger. Cependant, ils sont d'une aide précieuse pour préciser la pensée et indiquer des relations possibles.

Pour mener à bien l'analyse, je garde à l'esprit les deux processus suggérés par Glaser et Strauss<sup>2</sup> dans ce qu'ils appellent l'échantillonnage théorique. Tout d'abord, je maximise les ressemblances entre les données: ce sont les tendances centrales (un lapsus statistique!), les similitudes, les constantes qui reviennent dans les conversations et les observations. Une fois ces grands recoupements bien campés, je recours au procédé inverse: je maximise les différences. C'est ainsi que ces grandes catégories sont subdivisées et épurées; je vérifie alors si

---

<sup>1</sup> M.B. Miles, A.M. Huberman, *Qualitative Data Analysis: a Sourcebook of Methods*, Beverly Hill, California, Sage Publications, 1984.

<sup>2</sup> B.G. Glaser, A.L. Strauss, *The Discovery of Grounded Theory: Strategies for Qualitative Research*, Chicago, Aldine, 1967, pp.55-58.

elles regroupent bien les mêmes éléments ou s'il n'y a pas lieu d'en créer de nouvelles.

Quand c'est possible, et ça le sera de plus en plus avec l'ordinateur, je procède à deux types d'analyse. Le premier concerne les entretiens individuelles ou de groupe, ou les données relatives à une organisation; c'est une coupe verticale des données où les entretiens sont considérées dans leur intégralité, telles qu'elles ont été accordées. J'élabore aussi une monographie de l'organisation relatant son histoire, son fonctionnement, ses problèmes, etc. Je procède ensuite à un recoupement horizontal (transversal): les entretiens ou les organisations sont alors comparées les unes aux autres selon un même critère. Cette coupe horizontale minimise les particularités et s'attarde plutôt aux propriétés communes.

Tout au long du travail, j'essaie de différencier les perspectives en les caractérisant. Je cherche à identifier ce que chaque organisation ou groupe de personnes présente de spécifique, de les situer dans le temps et de comprendre leur contexte d'émergence et d'évolution. Discerner les traits distinctifs m'oblige à éviter les généralisations hâtives tout en les rendant possibles dans une étape ultérieure.

L'analyse de données qualitatives navigue, me semble-t-il, entre trois écueils. Le premier consiste à se laisser enfermer dans la logique des réponses fournies en entrevue. C'est ce que d'aucuns appellent sombrement dans le renoncement descriptif où le processus de création de connaissance consisterait simplement à refléter ce que la réalité contient. Selon Soulet, *"l'activité de chercher se résume alors à cet effort de forme pour rendre compte de la réalité telle qu'elle peut être perçue et cela notamment pour éviter de voir les chercheurs faire entrer cette réalité dans les schémas pré-conçus de leur idéologie personnelle"*<sup>3</sup>.

Comme le faisait remarquer Gurvitch, le fait social n'est pas la fleur des champs qui attend d'être cueillie<sup>4</sup>. Décrire, c'est déjà découper, choisir, retenir le matériau dont le chercheur pourra tirer le sens; la description contient l'interprétation embryonnaire. Il faut donc se

---

<sup>3</sup> M.H. Soulet, "L'explication en sciences sociales", *Les Cahiers de la recherche sur le travail social*, Centre de recherche sur le travail social, Université de Caen, no 8, 1985, pp.208-209.

<sup>4</sup> G. Gurvitch, *Dialectique et sociologie*, Paris, Flammarion, 1962, p. 9.

méfier de cette sociologie "spontanée" qui existerait à l'état latent et qui attendrait le chercheur, comme la princesse le prince charmant.

Un autre excès est celui de l'empirisme abstrait si sévèrement critiqué par C. Wright Mills<sup>5</sup>. La formalisation devient telle que la logique de la démonstration nivelle la riche complexité de la vie sociale. Ces concepts généraux perdent en compréhension ce qu'ils gagnent en extension. Qui trop embrasse mal étreint, avertit la sagesse populaire. Par exemple, un scientifique peut proposer une définition du concept du pouvoir qui s'applique aussi bien au dictateur qu'au travailleur de l'entreprise autogérée. Le concept est peut-être d'une belle généralité, mais il n'en désigne pas moins des personnes concrètes qui se combattent au cours de leur existence. La science a-t-elle alors plus progressé que si elle avait adopté deux définitions? C'est loin d'être certain.

Je définirais le dernier piège comme le taylorisme de la connaissance. On se rappelle que Frederick Winslow Taylor a tenté de décomposer le travail en pièces détachées et interchangeables. Par l'étude du temps et du mouvement, cet ingénieur étatsunien essayait de surprendre la créativité des ouvriers pour ensuite mieux profiter de leur force de travail. L'histoire est remplie de ces expériences populaires dont l'État s'est inspiré pour élargir le champ de son action. Le chercheur doit donc être à l'affût de ce possible détournement et ne jamais perdre de vue la perspective des acteurs, surtout lorsqu'ils s'opposent au désordre établi. La recherche qualitative peut servir de tête chercheuse à l'État si on n'y prend garde.

### 3.1 *La description analytique*

Pour ma part, j'aime bien produire ce que John Lofland appelle une description analytique, c'est-à-dire un texte qui conserve un équilibre entre les concepts et la réalité dont ils veulent rendre compte<sup>6</sup>. Après avoir démantibulé les données, il faut reconstruire la réalité et lui donner sens et cohérence. On peut y arriver en préservant le lien entre l'analyse des données particulières et le contexte plus large. Les observations n'ont pas de sens en elles-mêmes mais seulement à la lumière des processus sociaux qu'elles illustrent. Par contre, ces mêmes processus

---

<sup>5</sup> C. Wright Mills, *L'imagination sociologique*, Paris, Maspero, 1967.

<sup>6</sup> J. Lofland, *Analysing Social Settings*, Belmont, California Woodsworth Publishing, 1971, p. 129.

ne se déploient pas dans le vide: ils ont un impact sur les collectivités et les personnes, on les retrouve à l'œuvre dans la vie quotidienne. La description analytique peut démontrer l'action de la société dans la vie des individus et leur action en retour.

Il me semble que la recherche qualitative est à son meilleur lorsqu'elle est utilisée pour ces points de chevauchement entre la vie sociale et de groupe ou individuelle, collective. Dans cette perspective, Miles et Huberman soulignent ce qui suit:

*"In other words, we believe that social phenomena exist not only in the mind but also in the objective world — and that there are some lawful and relatively stable relationships to be found among them. In part, of course, these phenomena exist objectively in the world because people construe them in common and agreed-upon ways, so these perceptions are crucial in understanding why social behavior takes the form it does. Still, even if people do not themselves apprehend the same analytical constructs as those derived by researchers, this does not make such constructs invalid or contrived. (We are all, for example, surrounded by lawful physical processes and mechanisms of which most of us are, at best, remotely aware.) Given our belief in social regularities, there is a corollary: our task is to express them as precisely as possible, attending to their range and generality and to the local and historical contingencies under which they occur"*<sup>7</sup>.

### 3.2 Le rôle de l'intuition

Nous faisons souvent usage de l'intuition. D'habitude, les chercheurs mettent l'accent sur la raison claire et la définition précise. Au contraire, l'intuition propose des conclusions qui s'imposent à nous, sans que nous puissions nous en expliquer le comment. Cet aspect obscur de l'intuition rend les chercheurs méfiants et ils la rejettent parfois comme outil d'analyse. Toutefois, je crois que les chercheurs, quels qu'ils soient, y font appel malgré tout, que ce soit dans le design ou l'analyse des données: les chercheurs qualitatifs en parlent simplement plus souvent que les autres.

Comme plusieurs, l'explication de l'intuition me laissait sur ma faim: comment se fait-il que certaines catégories font irruption dans ma

---

<sup>7</sup> M.B. Miles et A.M. Huberman, *op.cit.*, p. 19.

conscience plutôt que telles autres? Ne sont-elles pas ainsi le fruit incertain de ma subjectivité? Selon Carl Gustav Jung, les phénomènes psychiques qui échappent à la conscience claire (prémonition, pressentiment, vision soudaine, illumination, eureka, coïncidence). ne peuvent trouver d'explication causale; pour les comprendre, il faut chercher dans une autre direction.

Le concept de synchronicité désignera dans ce sens les événements qui se déroulent simultanément, liés par la signification plutôt que par la relation causale.

*"Notre conviction profondément enracinée de la toute-puissance de la causalité crée, à elle seule, les difficultés qui s'opposent à notre entendement et fait paraître impensable que des événements a-causaux puissent se produire ou exister. Les coïncidences d'événements liés par le sens sont pensables comme pur hasard. Mais plus elles se multiplient et plus la concordance est exacte, plus leur probabilité diminue et plus grandit leur invraisemblance, ce qui revient à dire qu'elles ne peuvent plus passer pour simple hasard, mais doivent, vu l'absence d'explication causale, être regardées comme arrangements sensés. Leur inexplicabilité ne provient pas de ce qu'on en ignore la cause, mais du fait que notre intellect est incapable de la penser"<sup>8</sup>.*

Il me semble que la synchronicité explique bien le fonctionnement de l'intuition. Certes, son alchimie demeure encore indéchiffrable mais là n'est pas la question. L'importance d'une idée ne réside-t-elle pas dans son pouvoir d'explication plutôt que dans la clarté de son origine? Le concept qui s'impose soudainement à notre esprit a-t-il moins de pertinence parce que son élaboration nous échappe?

On m'a déjà dit que ma méthode était wébérienne. Peut-être. Ça ne me blesse pas: Weber n'est pas le sociologue que je préfère mais il en vaut d'autres. Il est possible que cette méthode fasse plus vrai que le phénomène étudié: en concentrant les données, la réalité peut prendre plus de relief. Le théâtre donne plus de densité à la vie quotidienne, mais la réalité décrite n'en demeure pas moins réelle pour autant.

---

<sup>8</sup> C.G. Jung, "Ma vie", *Souvenirs, rêves et pensées*, Paris, Gallimard, 1973, pp. 463-464.



## **Conclusion**

Je termine comme j'ai commencé, avec l'image de l'homme de métier. L'artisan ne recherche pas la beauté absolue: il tente plutôt de produire un objet que ses contemporains apprécieront tout en espérant que les générations futures s'y intéresseront. Pour ma part, j'ai renoncé à l'explication toute puissante et éternelle; j'essaie de faire de mon mieux, en m'expliquant la réalité pour moi-même d'abord, en souhaitant que mon travail ait aussi de la pertinence pour les autres. C'est l'idée que je me fais de la "belle ouvrage".

Jean-Pierre DESLAURIERS  
Département des sciences humaines  
Université du Québec à Chicoutimi